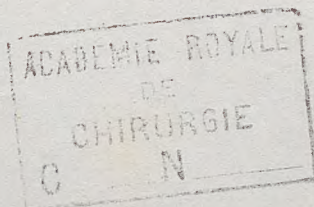


Eloge

de Monsieur le Baron Van Swieten

*prononcé par M. Louis,
à la séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie,
le 14^e avril 1774.*

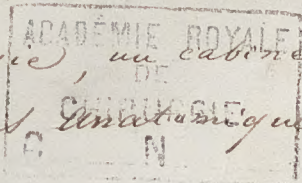


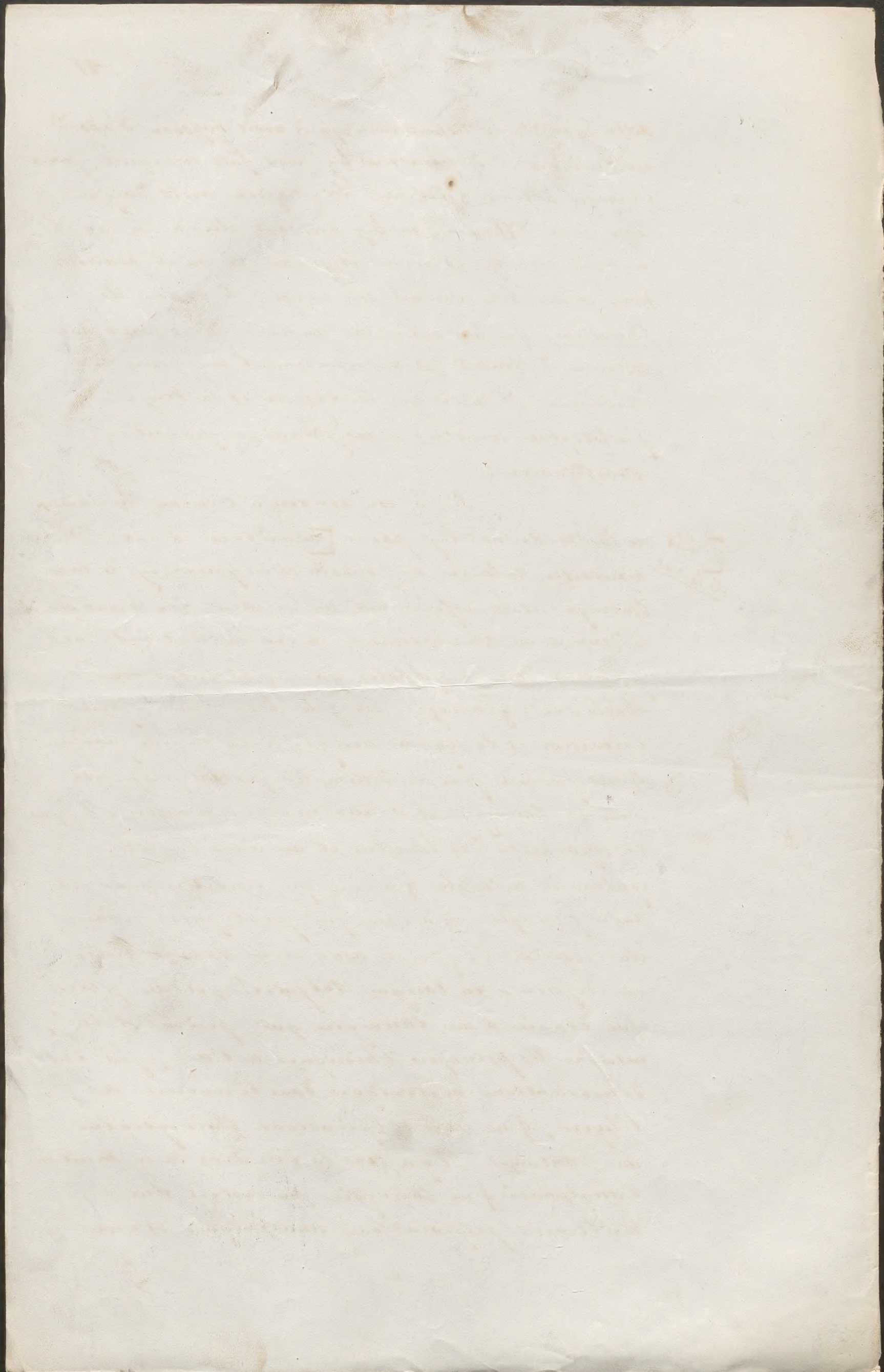
ARC 1 + d. 2 n° 28 (6)

62 / Montreuil le Breton Jean Lavie
Montreuil le Breton Jean Lavie
Montreuil le Breton Jean Lavie
Montreuil le Breton Jean Lavie

dicté la résistance respectueuse qu'il avoit opposée d'abord au désir que l'Impératrice luy avoit fait marquer, pour l'engager à venir à Vienne. Sa Majesté avoit daigné lever cette difficulté, en luy écrivant elle même qu'il ne seroit astreint à aucune étiquette, et qu'il pourroit vivre et être vtu suivant son usage. L'Ordre de Chevalerie, qui luy avoit été conféré, prescrivait un costume différent, et nécessairement aux jours de cérémonie. Il sentit que la sagesse et la vraie philosophie consistent à ne jamais paraître extraordinaire.

Si, à son arrivée à Vienne, le champ de la médecine luy parut [abandonné à une] mauvaise culture, on pouvoit dire que celui de la Chirurgie étoit absolument en Trichel. Les leçons qu'il en donnoit au commencement de ses institutions, ne pouvoient être profitables qu'aux étudiants en Médecine. Mais malgré son zèle bien connu pour l'élevation et la dignité des gradués en cette partie, il ne pouvoit pas se dissimuler que la perfection dans la Chirurgie étoit attachée à son exercice, que la séparation des lumières et du travail est également nuisible à ceux qui croient savoir, sans avoir pratiqué, à ceux qui pratiquent, sans être éclairés. Il fallut donc créer, dans la halle, un Professeur en langue vulgaire; et cette place fut donnée à un Chirurgien qui, pendant l'été, enseigne les principes théoriques de l'art, fait des démonstrations anatomiques dans le courant de l'hiver, & un cours d'opérations chirurgicales au printemps. Il y a, sous la direction de ce maître d'anatomie & de chirurgie, un cabinet des meilleures préparations anatomiques, et une



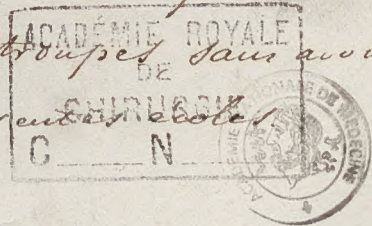


collection d'instruments aussi complète qu'on peut le désirer.

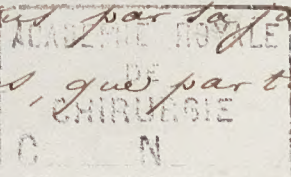
M. Delcours

L'étude de la Chirurgie avoit été si négligée, que M. Van Swieten crut qu'il étoit de l'intérêt public qu'on donnât aux réglemens nouveaux un effet rétroactif. On obligea, en conséquence, des anciens maîtres qui pratiquoient dans les provinces, éloignées de la Capitale, à y venir chercher les instructions dont ils pourroient avoir besoin, et subir des actes probatoires de leur capacité. Plusieurs de ceux, qui refusèrent de se rendre à cette invitation, furent privés de la faculté d'exercer l'art, et on leur en interdit très expressément les fonctions.

La nomination aux places de Chirurgiens Majors des Régimens ne fut plus arbitraire de la part des Colonels. Il fallut être reconnu digne par des examens suffisans. On exigea même que les places en sous ordre ne fussent accordées qu'à ceux qui pourroient donner des preuves du fruit de leurs études, & on les interrogeoit sur les premiers principes de l'anatomie et de la Chirurgie. Le professeur établi à Vienne, pour enseigner ces parties, ne pouvoit pas suffire au nombre des sujets, à qui l'instruction étoit nécessaire, dans les différens états de la domination Autrichienne, et à des distances considérables de cette Capitale. On établit, sur les représentations de M. Van Swieten, des professeurs en démonstrations d'anatomie et de Chirurgie à Prague, à Clagenford, capitale du duché de Carinthie, à Vienne en Hongrie, & à Fribourg en Brisgau. Toutes ces chaires sont occupées par des Chirurgiens, et l'on ne peut avoir aucun emploi de Chirurgie dans les troupes sans avoir été formé dans l'une de ces différentes écoles.



Mais un des plus importants services que M. Van Swieten ait rendus à l'Humanité, le meilleur usage qu'il ait fait de sa faveur, c'est la proscription absolue des Charlatans et distributeurs de remèdes, dans les pays héréditaires. Il n'y avoit aucune ressource par cette espèce de gens, plus meurtrière que les maladies, pour lesquelles ils promettent des secours assurés. Personne n'auroit osé les soutenir ni les employer. La surveillance et l'autorité de M. Van Swieten étoient également sans bornes sur cet objet intéressant. Il étoit trop bien informé de ce qui se passoit pour qu'ils pussent éluder la juste sévérité des réglemens. Il leur étoit impossible de former des complots contre la foi des Citoyens par des associations clandestines, de soudoyer des protecteurs subalternes, d'acheter des privilèges et d'abuser, par des brigues obscures ou par audace, de la crédulité publique. Les personnes, qui se livrent aux charlatans, savent parfaitement que le remède le plus connu pour bienfaisant devient nuisible, quand il est administré mal à propos; cependant, à la honte de la raison, par un aveuglement bizarre, on trouve assés peu de personnes qui aient pour les gens à secrets l'aversion qu'ils méritent. On conviendrait qu'ils sont sans lumières, sans esprit, qu'ils n'ont pas la moindre connoissance des principes de l'art; on ignore la composition de leurs remèdes, et on ne craint pas d'en user. M. Van Swieten avoit senti qu'il ne suffisoit pas de mettre un frein à la cupidité de ces prétendus guérisseurs, et ne pouvant compter sur la justice du public à leur égard, il a extirpé la race de ces affronteurs. So le répète, il a autant mérité la reconnaissance de ses contemporains, par la juste inflexibilité contre les charlatans, que par tous les



établissements dont il a été le promoteur et le soutien.

Drum

Sa vie a été constamment consacrée à l'utilité publique. Au milieu des occupations sans nombre dont ses places lui faisaient un devoir, il travailloit dans son cabinet à la continuation des Commentaires sur les aphorismes de Boerhaave, dont les Volumes ont été publiés successivement en différentes années. Le cinquième et dernier tome a paru peu de temps avant sa mort. Tout le monde connoît le mérite de cet important ouvrage. Il est au premier rang parmi le petit nombre de livres Dogmatiques qu'on doit aux travaux des modernes sur l'art de guérir.

L'Impératrice-Reine, qui avoit éprouvé en tant d'occasions différentes, le zèle infatigable et les lumières de son premier médecin, voulut reconnaître, par une marque particulière d'estime, les soins efficaces qu'il avoit pris de sa santé. Elle fit faire son buste en marbre et l'a fait placer dans une des salles de l'Université. Un second fut destiné à orner la bibliothèque impériale. Auguste, qu'on peut regarder comme le premier des Empereurs Romains, et dont le surnom sert encore de titre à ceux qui sont honorés de la dignité impériale, avoit donné cet exemple en faveur d'Autoine Musa, son médecin. Suétone dit, dans l'histoire des Douze Césars, que Musa ayant tiré ce prince d'une maladie dangereuse, il lui fit ériger, par reconnaissance, une statue d'airain à côté de celle d'Esculape. Le nom de l'Impératrice-Reine, qui a imité cet exemple, vivra plus longtemps et avec plus de gloire dans le souvenir des hommes que celui d'Octave.

M. Lacroix

[La santé de M. Lacroix]

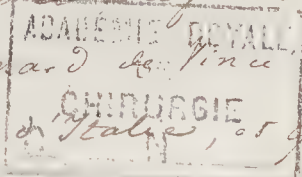
ACADEMIE ROYALE
DE
CHIRURGIE
Attesté par



[Faint, illegible handwriting, likely bleed-through from the reverse side of the page.]

peu à peu chancelante, et vers la fin de Mars 1772, il fut attaqué, à un doigt du pied, d'une gangrène dont on ne put borner les progrès. Ils furent assés lents, car on ne désespéra de la cure qu'après deux mois de traitement, les sentimens de religion, qui avoient toujours animé M. Van Swieten, luy firent demander, le 30 mai, les derniers sacramens de l'Eglise. Ils luy furent administrés, la présence de l'Archiduc et des Archiduchesses, et leur attendrissement rendirent cette action de piété plus intéressante. L'Impératrice daigna luy faire dire que ses sentimens affectueux ne luy avoient pas permis d'être témoin de cette triste et édifiante cérémonie. Aucune considération ne la retint quelques jours après. Le 13 juin, sa Majesté entra dans la Chambre de son premier Médecin, sans l'avoir ^{fait} prévenir, & il vit par les larmes de cette grande Princesse, le cas qu'elle faisoit de sa personne et les regrets que lui conféroit sa perte. Plein de respect et de reconnoissance, ses forces luy permirent à peine de remercier sa généreuse bienfaitrice. Cet effort fut le dernier mouvement de son esprit & de son coeur. Il perdit la connoissance et mourut le 18 Juin, âgé de soixante douze ans révolus,

La visite de l'Impératrice - Reine ^{à M.} Van Swieten décore le mérite, et tous ceux qui cultivent les sciences et les arts doivent être sensibles à cette démarche. Des faveurs si honorables sont la récompense la plus flatteuse des talens. Notre histoire présente un trait aussi flatteur pour les arts. Francois 1^{er}, dont nous chérissons la mémoire, parce qu'il a été le restaurateur des lettres, le protecteur & l'ami des hommes de talens dans tous les genres, ce prince généreux et bienfaisant visita à Fontainebleau, en 1520, Léonard de Vinci, excellent peintre qu'il avoit appelé d'Italie, et qui



étoit très malade. Il expira entre les bras du Fils, moi-même, abattu, peut-être, par le mal que, par les sentiments de sa reconnaissance?

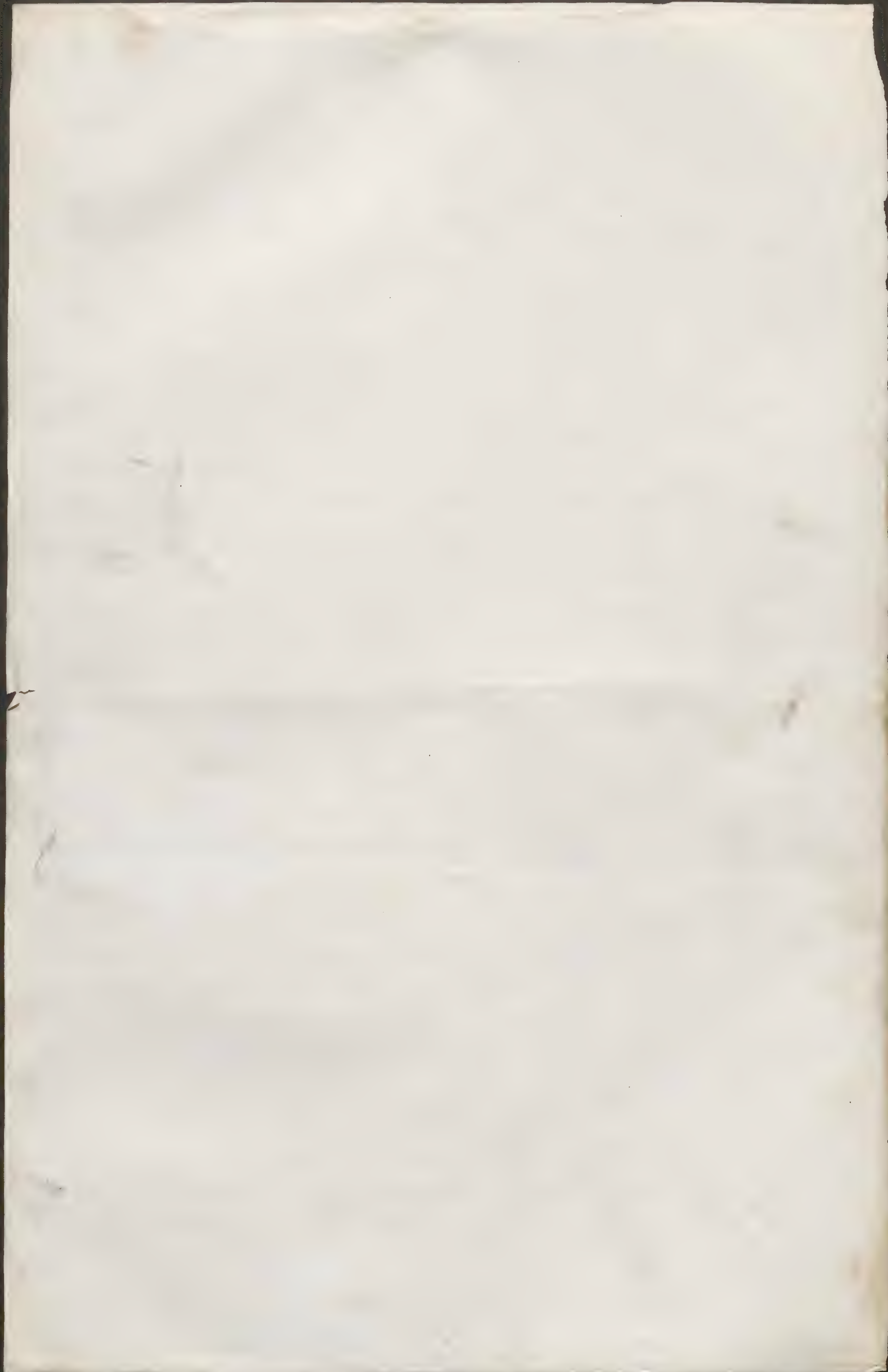
Les obsèques de M. Van Swieten furent faites avec une magnificence vraiment royale. Son corps est inhumé dans l'Eglise où est la sépulture des Princes de la maison d'Autriche. L'Impératrice y a fait ériger un monument, orné d'un buste de marbre; et depuis sa Majesté a fait frapper une médaille, d'un côté de laquelle il est représenté avec son nom & les principales qualités. Gerardus Liber Baro Van Swieten, ordinis Sancti Stephani Commendator, à Consiliis Aulicis, Archiatrorum Comes, Bibliothecarius Primarius. Au revers de cette médaille est gravé le mausolée. Sur le piédestal du buste, on lit une inscription noble & concise, infiniment honorable à la mémoire de M. Van Swieten, puisque le nom de l'Impératrice-Reine est joint au sien.

M. Theresia: Aug.
memoria.

Ger. L. B. V. Swieten
nat. 7 mai 1700
† 18 juin 1772.

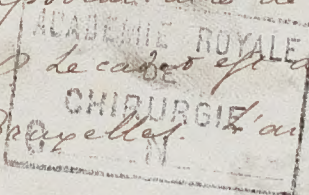
La devise ou légende de ce côté de la médaille fait en deux mots le plus bel éloge de l'homme, par l'expression des motifs qui lui ont mérité, de la part de son auguste protectrice, la plus grande distinction dont aucun souverain ait honoré un particulier. ob doctrinam et integritatem: pour son savoir & sa probité.

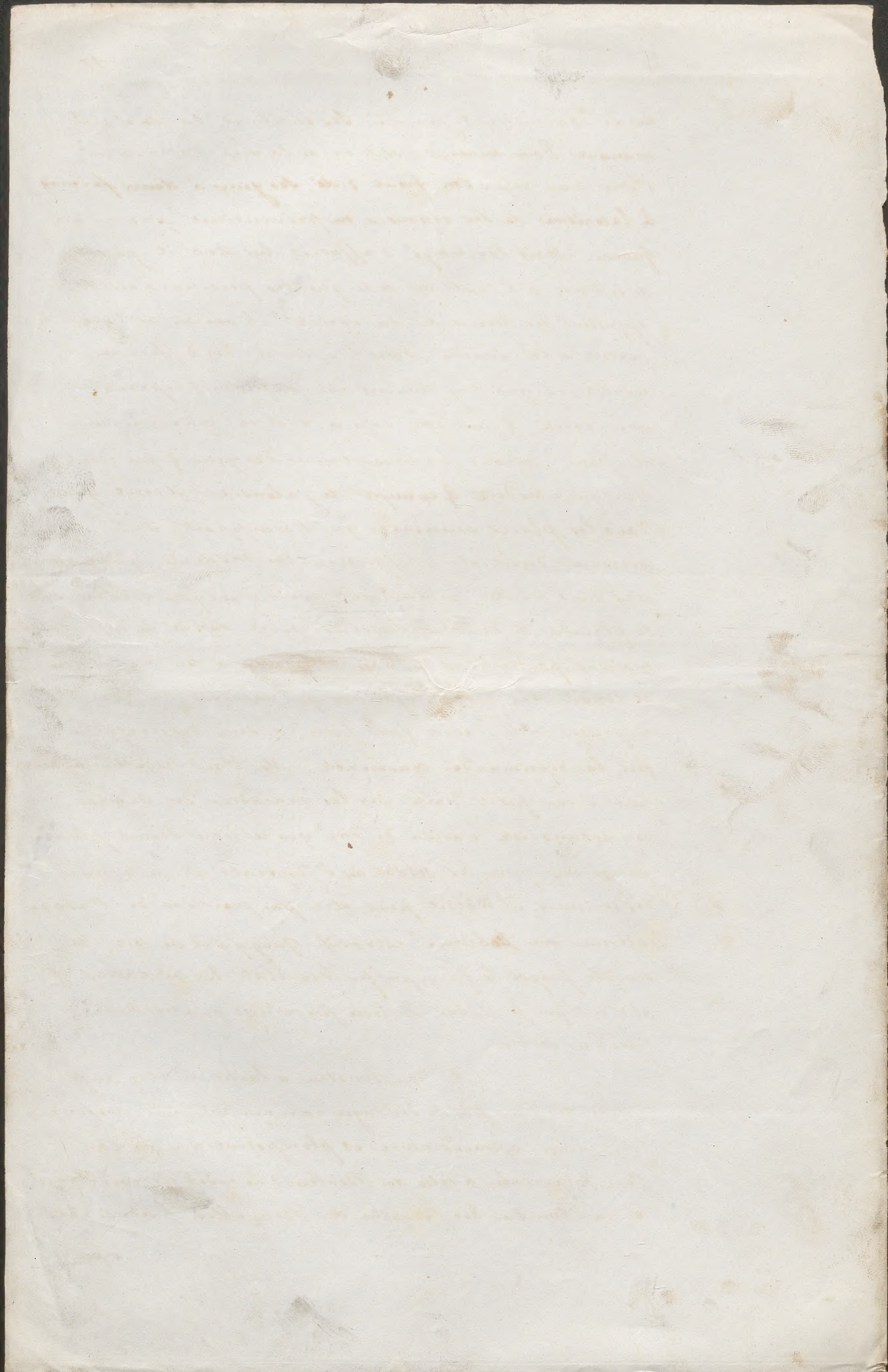
Cet éloge est dans l'exacte vérité. Ses ouvrages de M. Van Swieten sont des monuments de son savoir qui dureront plus que le bronze. La franchise et la droiture de son caractère



ne se démentirent jamais. Ses ennemis, car on n'en
manque dans aucune position de la vie, l'accusaient
d'être peu poli. Son front ridé, ses yeux à demi fermés,
le laconisme de ses réponses ne prévenaient pas en sa
faveur. Mais surchargé d'affaires, lui étoit-il possible
de se livrer à l'inutilité de ce que les personnes oisives
appellent les devoirs de la Société? L'amour de l'ordre le
portoit à la sévérité, dans l'exercice des différents
ministères qui lui avoient été confiés. Il reprenoit
avec dureté, & puis étoit cela a-t-il été quelquefois
nécessaire, suivant les circonstances des gens & des lieux.
Quoyque modeste & exempt de jalousie, il crut que
dans les places éminentes qu'il occupoit, sa
personne devoit être respectée. Un Médecin, qui n'étoit
pas sans mérite, prétendant avoir quelques raisons de
se plaindre de M. Van Swieten, avoit donné en différentes
maisons particulières un trop libre essor à son mécontentement,
et tenoit des propos injurieux qui auroient pu être
méprisés. On lui avoit fait faire, à deux différentes
fois, la réprimande convenable. M. Van Swieten ayant
publié un petit traité sur les maladies des Armées,
son antagoniste s'avisait de dire que ce livre seroit plus
dangereux pour les soldats de l'Impératrice que le canon
des ennemis. Il n'étoit peut-être pas partisan de l'usage
intérieur du sublimé corrosif. Quoy qu'il en soit, ce
simple propos le fit expulser des Etats Héritaires, &
il n'eut que le délai de trois fois vingt quatre heures
pour en sortir.

M. Van Swieten a laissé quatre enfans.
L'aîné des deux fils se distingua dans une brillante carrière.
Il est envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de la
Cour Impériale à celle de Berlin. Le cabinet étoit auditeur
de la Chambre des Comptes de Bruxelles. L'aînée des





filles est mariée à un officier qui a le grade de Lieutenant Colonel, et la cadette est épouse du Baron de Bonnaïd, grand bailli d'Ypres. Leur illustre père a joui de la consolation de voir tous ses enfans établis honorablement.

Je n'ay pas fait mention de ses titres Académiques dans diverses sociétés savantes. Son nom honoroit les listes de presque toutes les Compagnies littéraires de l'Europe. Il avoit remplacé, en 1750, M. de Crouzas dans l'une des huit places d'associé étranger à l'Académie Royale des Sciences de Paris, et peu de temps après, celle de Chirurgie lui conféra le même titre. C'est la raison qui nous procure l'avantage de célébrer sa mémoire par un éloge funèbre. Nous passerions les bornes que ces sortes d'ouvrages prescrivent, si nous voulions retracer toutes les particularités intéressantes de la vie de cet homme célèbre. Nous renvoyons à l'éloge que M. de Fouchy, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences, en a fait. Il est imprimé à la tête du cinquième & dernier tome des Commentaires sur les Aphorismes de Boerhaave, de l'édition de Paris.

